

Le monstre
dans la vie psychique de l'enfant

Collection « Psychanalyse et clinique »
fondée par Jean Bergès (†),
dirigée par Marika Bergès-Bounes et Jean-Marie Forget
Que peut-il être transmis dans la clinique de la psychanalyse ?
Ce qui peut en être théorisé.
Cette collection se propose de mettre le désir de l'analyste
à l'épreuve de ce transfert.

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

Virginie Martin-Lavaud

Le monstre
dans la vie psychique
de l'enfant

Préface de Pierre Delion

Psychanalyse et clinique

ères

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3512-7
Première édition © Éditions érès 2009
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉFACE de <i>Pierre Delion</i>	7
INTRODUCTION	13
1. CE QUE RÉVÈLE LE MONSTRE DANS LE PSYCHISME ..	17
<i>La présence de l'inconnu</i>	17
Une forme insaisissable	20
Monstres personnels ou monstres culturels	21
<i>Une surprise qui révèle l'insu du sujet</i>	25
L'enfant sait qu'il ne sait pas tout	29
Les formes de l'insu	34
La référence à l'origine et donc à la mythologie	37
<i>La mise en forme de l'insu pour le thérapeute</i>	43
Les enjeux fantasmatiques	46
La mise en échec du refoulement ?	48
La création du monstre et sa mise en mots	51

2. UN OBJET ESTHÉTIQUE SINGULIER.....	87
<i>La qualité de la représentation</i>	89
L'objet tératologique de Damien	93
Les monstres de Pierre	94
<i>Le statut de la représentation de monstre</i>	96
L'intime et le relâchement de la conscience.....	98
Considérations éthiques et esthétiques	100
La mise en forme de la pulsion	113
<i>Un type d'objet particulier</i>	117
Est-il ou non un objet phobique ?.....	117
Est-il ou non équivalent au phallus ?	127
Est-il un objet fétiche ?	139
3. LES ENJEUX TRANSFÉRENTIELS	155
<i>La nature de l'angoisse</i>	159
L'angoisse imaginaire	161
L'angoisse réelle.....	168
<i>L'expression de l'agressivité</i>	192
Esthétisation de la menace.....	195
Nature de la menace	206
<i>Une création inattendue</i>	221
Une topologie inventive.....	221
Le devenir autre du sens.....	223
CONCLUSION.....	227

Préface

À une époque où la psychopathologie est malmenée par des prises de position radicales en faveur de la seule approche comportementale et/ou chimiothérapique des difficultés psychologiques présentées par les enfants, il est rassérénant de lire un ouvrage consacré à la réflexion sur un sujet qui ne peut que surgir d'une approche approfondie et prolongée des enfants. Virginie Martin-Lavaud nous propose, à partir de son expérience de quinze années passées au contact des enfants en difficulté dans le cadre de son travail de psychologue en milieu scolaire, de prendre en compte une donnée clinique qui est apparue au cours de son expérience de la rencontre psychothérapique avec les enfants, celle de la question du « monstre ».

L'actualité contemporaine nous montre en matière de culture l'importance que ce thème a pris dans l'imaginaire des enfants et si à l'époque de Victor Hugo ses héros – Quasimodo, l'homme qui rit... – incarnaient des figures susceptibles de devenir la projection de personnages tranchés soit du côté du bien, soit du côté du mal, le XX^e siècle a vu se développer avec Kafka, l'art brut et la science-fiction une voie plus orientée vers la problématique du monstre en tant qu'initiateur imaginaire de la psyché humaine. L'art cinématographique n'est pas resté en retard par rapport à ces

avancées et les « films avec monstres » ont envahi le marché rapidement. Avec Harry Potter, les deux trilogies de la Guerre des étoiles, Terminator, Predator, Alien, King Kong et Dune, les figures de monstres ont fait florès et viennent confirmer que cette construction est une réalité incontournable de la pratique de la relation avec les enfants dans le champ de la psychopathologie. Et même plus récemment, le film Monstres&Cie présente une figure plus avenante de ces avatars du mauvais objet kleinien.

Il se trouve que dans le champ de la pédopsychiatrie, les questions cliniques se posent de la manière dont Virginie Martin-Lavaud les a posées : voir un monstre, être un monstre ou devenir un monstre. Cela ouvre le champ des angoisses que le monstre représente à sa manière, et ce faisant celui des angoisses archaïques à distinguer des angoisses automatiques et signal décrites par Freud. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive en consultation un enfant que ses parents qualifient de « monstre » pour parler des troubles des conduites qu'il présente sous forme d'instabilité psychomotrice avec tout le cortège des transgressions qui s'ensuit. C'est donc tout le pan de la réflexion sur le concept d'image du corps qui est là ouvert et donne accès aux travaux de Freud, Schilder, Lacan, Pankow, Dolto et de bien d'autres.

Que ce soit un enfant qui ne dort plus parce qu'il a vu le film Elephant Man et qui, quand il se regarde dans la glace, a, à chaque fois, peur de découvrir dans son reflet cet homme porteur de la maladie de Recklinghausen, ou un autre enfant qui présente une forme a minima de délire à ectoparasite d'Ekbom lui faisant craindre d'être attaqué par des petits monstres ordinaires tels que des araignées ou des blattes, ou que ce soit ce jeune garçon psychotique qui préfère voir le film d'horreur Freddy 3 plutôt que de rester seul en présence de ses propres hallucinations dont il finira par me dire que c'est bien pire encore ce qu'il voit dans sa tête, à chaque fois la question du monstre est posée d'une façon cruciale ; et les travaux de Virginie Martin-Lavaud viennent consacrer l'importance de l'aborder d'une manière raisonnée. Dans ce contexte, ce qui fait monstre pour l'enfant, c'est sa propre transformation progressive en cette chose qu'il voit, qu'il

sent, qu'il possède, qui lui fait peur et qui lui appartient dans le même temps. Le mettre à l'extérieur et le garder en soi, tel est le paradoxe auquel est confronté l'enfant qui exprime le monstre persécuteur dans ses entretiens psychothérapeutiques. C'est donc en même temps une inquiétante étrangeté et une familière inquiétude. Si le mécanisme global qu'on peut retenir à ce sujet est celui de la fabrication du monstre comme objet phobogène, cela va pour les enfants qui filent leur chemin vers la névrose infantile et dont un des avatars peut consister en un arrêt, sous la forme de la névrose de l'enfant. Mais pour certains d'entre eux, ce n'est pas vers cette voie qu'ils évoluent. C'est bel et bien vers une problématique psychotique. Le monstre devient alors souvent l'incarnation du mauvais objet tel que Melanie Klein a pu le décrire.

Donc le monstre confronte l'enfant à la bifurcation : névrose ou psychose.

C'est dans ces conditions que les quatre fonctions décrites par Virginie Martin-Lavaud semblent intéressantes. La première, la fonction apocalyptique, permet d'exhumer ce qui d'origine inconsciente vient se dire sous la forme du monstre. Dans la mesure où il s'agit d'une voie habituelle du retour du refoulé, le monstre vient habiter de sa vie fantomatique les coulisses de la conscience et peupler, pour peu qu'on veuille bien en solliciter les émergences, les dessins de l'enfant en difficulté. Ce monstre incarne les difficultés à l'instant de la souffrance en se parant des plumes du monstre enseveli dans l'inconscient, le résultat de l'opération interdiciatrice œdipienne. La deuxième fonction, esthétique, chargée de traiter la question de l'inconnu et du menaçant, est à rapprocher de l'étude de Meltzer du conflit esthétique (aïesthesis en grec signifie la sensation), cette position de début de la vie qui consiste à déjà mettre en perspective l'inconnu et le beau, fondement de la curiosité sous toutes les formes qu'on lui connaît, de la sexuelle infantile à l'intellectuelle et à toutes les formes qui nous « poussent » à aller de l'autre côté de la surface limitante, autrement dit à passer de la bidimensionnalité à la tridimensionnalité, du fantasme originaire de retour au sinus maternel au fantasme originaire de scène primitive. On sait le succès que ces formations ont dans le développement de l'appareil

à penser du bébé et du jeune enfant. Ce faisant, l'enfant opère un processus de mantèlement dans lequel la question du monstre vient à se poser à un moment sous une forme qui dépend en grande partie de la manière dont cet enfant a su consolider ses positions libidinales et endiguer ses déliaisons destrudinales, pour aboutir à une sorte de balance mantèlement/démantèlement dont la qualité du monstre vient nous dire où en est l'équilibre en question. La troisième, la fonction phallique, plus connue, mise en jeu de la castration et de la différence des sexes dans le processus œdipien, développée par Dolto sous la forme de la castration primaire, vit sur l'histoire du sphinx, monstre s'il en est dans la tragédie grecque, et là encore, vient présenter le monstre comme un habit possible pour les forces castratrices symboligènes en jeu dans cette opération fondatrice de l'humanité de chacun d'entre nous. Enfin, la quatrième fonction, la fonction topographique, est une belle métaphore de la limitation de l'image du corps dont nous avons déjà souligné l'importance dans le développement de l'enfant. Sa présentation géométrique, cartographique sied bien aux questions portant sur les dimensionnalités en jeu dans ce que Meltzer a nommé la géographie du fantasme. À ce sujet Dolto rappelle que c'est le schéma corporel que nous partageons avec nos frères en humanité et que cela nous différencie radicalement des animaux non humains. En revanche, elle insiste sur l'image inconsciente du corps comme lieu d'inscription de l'histoire de chaque sujet avec le schéma corporel que sa lignée « animale » lui octroie.

Deux questions se posent alors : le monstre moderne, celui de la télévision, celui qui est imposé par les médias contemporains à l'enfant en état d'allaitement télévisuel préoccupant, est-il de la même catégorie que celui que l'enfant crée et fabrique lui-même dans son retour sur soi lorsqu'il écoute son parent lui lire une histoire qu'il prend le soin de mettre en représentation lui-même ? Et ensuite, lors de l'échographie faite à la future maman, la figure du monstre qui surgit à l'occasion de la découverte d'une anomalie quelconque est-elle en appui sur l'herbier de ses monstres infantiles et, dans ce cas, comment cela peut-il aider cette femme à dépasser la situation en question ?

Préface

Virginie Martin-Lavaud, en reprenant les grandes questions de la psychopathologie sous cet angle novateur, nous permet de revisiter les principales catégories du développement de l'enfant, la fabrique de ses représentations et les mécanismes de structuration de son être au monde. Les enjeux transférentiels actualisés dans le dessin du monstre, entre les formes infiniment diversifiées de l'angoisse, les multiples variations de l'expression de l'agressivité et les créations qui en surgissent au détour improbable de la relation intersubjective, sont autant de manifestations qui méritent l'application rigoureuse de la pensée freudienne et l'ouverture que son cadre permet vers les contrées imaginaires au risque de la rencontre. Virginie Martin-Lavaud, en nous invitant à revisiter l'atelier de Jérôme Bosch peignant ses monstres infernaux, nous propose un voyage, que dis-je, une aventure au pays de l'archaïque tératologique. Ce faisant, elle redonne du sens à des productions de l'inconscient qu'il s'agit de traiter comme un nouveau chapitre de la psychopathologie de la vie quotidienne... des enfants. Si l'approche du psychologue en milieu scolaire avait besoin d'une « dé-monstration », celle-ci est éclatante !

Pierre Delion
Professeur de psychiatrie
de l'enfant et de l'adolescent,
chef du service de pédopsychiatrie,
CHU de Lille

Introduction

C'est en remarquant que certains enfants dans le temps de la cure parlaient spontanément de monstres qu'est né notre intérêt pour l'esthétique de la menace et de l'inquiétant dont le monstre est une modalité originale¹. En figurant le hors-norme et le non-humain, le monstre sollicite tout particulièrement la capacité de chacun à assimiler ce qui est inconnu et différent. Sa présence fréquente dans les récits mythologiques fondateurs de la culture nous le rend familier sans que nous soyons toutefois capables d'en donner une définition formelle stricte. C'est cette ouverture des « possibles formels » qui est à l'origine du fait que nombre de psychologues et d'anthropologues considèrent le monstre comme un témoin de la vie de l'âme. En psychopathologie et en psychanalyse, bien que le repérage des effets de l'image dans le psychisme, notamment à travers la clinique du rêve, soit depuis longtemps connu, les monstres dans le champ psychanalytique ont toujours « souffert » d'être hâtivement associés aux fantasmes

1. Se reporter à ce sujet à l'ouvrage de Gilbert Lascault, *Le monstre dans l'art occidental*, Paris, Klincksieck, 1973.

et aux contes de l'enfance, et n'ont de ce fait jamais donné lieu à des études approfondies. Or notre expérience clinique nous suggère que c'est d'abord en tant qu'image vue mais non reconnue que les monstres assument cette fonction de dévoilement d'un insu propre à la vie inconsciente.

S'il est fréquent que le monstre soit assimilé au familier non reconnu que Freud qualifia d'*inquiétant*², c'est que l'inquiétant est ce qui justement n'est pas identifiable, nommable d'emblée par le sujet, c'est-à-dire ce qui ne lui est ni immédiatement assimilable psychiquement ni instantanément reconnaissable, alors même, comme le souligne la sémantique allemande, qu'il appartient à son intimité. La traduction en allemand par *heimlich* de *familier* et son contraire *unheimlich*, *non familier*, *inquiétant*, insiste et témoigne du lien qui existe entre ce que nous croyons connaître et ce que nous avons oublié mais qui pourtant nous appartient bel et bien et dont nous ne voulons pas entendre parler. Le monstre, parce qu'il possède toutes les qualités d'une créature de l'« original originaire », d'un produit du déjà-vu dont la trace est vivante dans la mémoire du sujet mais dont l'image est floue ou oubliée, est justement un témoin privilégié de ce lien entre vie intérieure et monde extérieur. Telle une concrétion fortement chargée d'images affectives et pulsionnelles, il semble destiné à figurer pour le moi des éléments indésirés dont il ne veut surtout rien savoir. Sa présence fréquente dans les rêves des enfants laisse supposer qu'il pourrait correspondre à une régression de la pensée, régression dont Freud distingue trois types³ : une régression topique, du conscient vers l'inconscient, une régression temporelle et une régression formelle. Il définit d'ailleurs

2. L'inquiétant, « ce mode de l'effroyable qui remonte à l'anciennement connu, au depuis longtemps familier », S. Freud (1919), *L'inquiétant*, dans *Œuvres complètes*, volume XV, Paris, PUF, 1996, p. 148-188.

3. S. Freud (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1987, p. 461.

cette dernière comme un retour de la représentation à l'image sensorielle d'où elle émane.

Peut-on dès lors en conclure que le monstre serait un « mode primitif d'expression », une mise en forme de ce qui est archaïque dans la dynamique psychique de l'enfant ? En créant surprise et angoisse, il se présente comme une image demandant à être reconstruite ou déconstruite, comme s'il était le « reste » d'une expérience familière oubliée ; une expérience où le sujet, appelé en un temps ancien, arrêté dans l'instant, fasciné par la « chose » qu'il verrait, ne pourrait rien mettre en mots, ne pourrait que voir une forme. L'étrangeté incarnée dans les figures de monstres renvoie en effet à l'existence d'un avant qui ferait souffrir du fait même de sa nature évanescence, présente et absente à la fois, consciente et inconsciente.

Les figures monstrueuses seraient-elles alors l'expression du retour d'un univers enfoui, déjà là ? Ce retour pourrait-il expliquer le sentiment de familiarité dont bénéficie le monstre dans l'histoire des hommes ?

Le propos de cet ouvrage vise à déterminer si le surgissement du monstre dans la clinique de l'enfant correspond à une plainte de ce dernier, à un moment où il vient dire qu'il ne comprend plus, qu'il est inquiet parce qu'il ne maîtrise plus ce qu'il voit ou bien si la présence du monstre témoigne d'une mise en forme esthétique de la vie fantasmatique. Pour y répondre, nous mettrons en réflexion notre clinique⁴ avec l'idée que c'est effectivement lorsque les mots manquent à dire la réalité que le signifiant « monstre » est utilisé et invité, comme pour témoigner de l'étrangeté d'un vécu, pour dessiner l'image d'une radicale différence existant entre soi et l'autre et soutenir l'évocation d'un connu non reconnu par le sujet.

4. Nous ferons référence à plusieurs suivis d'enfants de 6 à 11 ans qui ont *spontanément* introduit un monstre dans leur récit.

1

Ce que révèle le monstre dans le psychisme

LA PRÉSENCE DE L'INCONNU

La présence du monstre dans le psychisme ne fait guère débat tant les hommes ont toujours eu besoin de mots pour désigner l'inconnu. Ce lien entre monstre et inconnu fut élégamment formulé par Victor Hugo dans les *Travailleurs de la mer* lorsqu'il écrit : « L'inconnu dispose de prodiges, et il s'en sert pour composer le monstre¹. » Ce nouage entre inconnu et monstre est également présent dans l'étymologie même du mot « monstre » dont la particularité est d'hésiter entre l'idée d'avertir d'un danger et celle de montrer le chemin². Il convient donc assurément de retenir que les

1. Victor Hugo (1866), *Les travailleurs de la mer*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 278.

2. En grec, le vocabulaire se rapportant au monstre provient de la composition des mots à préfixe *tera-*, qui signifie « monstre ». *Teras* et *teratos* veulent dire « signe envoyé des dieux », « prodige qui annonce une guerre », « animal monstrueux » (pour désigner un serpent par exemple), « chose prodigieuse, étonnante ». En latin, l'étymologie de « monstre » hésite entre *monstrare* qui provient de *monstro* et qui

monstres nous informent sur l'inconnu, et ce depuis bien longtemps. Pline dans son *Histoire naturelle*³ établira une liste très documentée et détaillée de toutes les merveilles, de toutes les surprises, de toutes les anomalies dont il lut les témoignages (chez Hérodote notamment), ou dont il fut lui-même témoin ou entendit parler. Lui qui en tant que marin parcourait les océans, connaissait l'angoisse de ne pas savoir ce qu'il y a au-delà de l'horizon, de ne pas être maître de l'espace. Il estimait d'ailleurs que l'océan produisait beaucoup plus de monstres que la terre⁴. Les descriptions qu'il cite dans son ouvrage sont des compositions de formes qui visent à rendre compte de la capacité de l'homme à assimiler ce qu'il ne connaît pas. De même saint Augustin s'emploiera à expliquer⁵ que les monstres existent parce que les hommes, contrairement à Dieu, ne peuvent appréhender le monde dans son ensemble. Par la suite, les progrès de la médecine participeront à l'objectivation de la notion d'échec de la forme du corps. L'idée que le monstre serait une créature née de la volonté de Dieu va laisser place à la lecture scientifique des manifestations de la nature. De ce souci de rationalité naîtra au XIX^e siècle la science qui classera les différents monstres physiques : la tératologie⁶. Ce souci de maîtrise et

signifie « montrer à quelqu'un son chemin » et *monere*, de *moneo*, qui renvoie à l'idée d'« avertissement », de « présage ». Le mot français « monstre » et les termes latins *monere* et *monstrare* ont les mêmes racines *men* qui signifient « faire penser, souvenir », et qui devinrent par la suite, « appeler l'attention sur, avertir », sources : dictionnaire Bailly, Paris, Hachette, 1950, p. 1915, et dictionnaire Gaffiot, Paris, Hachette, 1969, p. 991-993.

3. Pline, *Histoire naturelle* (première traduction de 1562), Paris, Budé, 1953.

4. Pline, *Des animaux*, huitième livre, Paris, La bibliothèque, 2001, p. 59.

5. Saint Augustin, *La cité de Dieu*, livre XVI, chapitre 8, Paris, La Procure.

6. « La tératologie naît à la rencontre de l'anatomie comparée et de l'embryologie. [...] Étienne Geoffroy Saint-Hilaire substitue la notion de retard à celle d'arrêt. La monstruosité, c'est la fixation du

de compréhension du vivant n'échappera pas à Kant, qui ira jusqu'à proposer un terme nouveau⁷ pour désigner les créatures de la nature contraintes à se déformer pour continuer à vivre ou à pousser. Il dira de ces « créations » qu'elles sont *anomales* et non anormales parce qu'il considèrerait, rejoignant sur ce point la conception de Darwin, que l'anormalité était liée à la non-viabilité. Il estimait que des créatures monstrueuses existaient non pas pour effrayer les hommes mais par effort d'adaptation à des conditions de vie difficiles. Cette conception, originale, qui a le mérite d'insister sur le caractère inventif et adaptatif de la nature, souligne que la qualité protéiforme des êtres monstrueux est directement liée au caractère insaisissable de la forme.

La volonté d'objectivation de l'inconnu, propre à toutes les époques, fut également à l'origine des recensements de créatures extraordinaires et de la publication de catalogues de

développement d'un organe à un stade dépassé par les autres. C'est la survivance d'une forme embryonnaire transitoire. [...] Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, fils d'Étienne, achève [...] la domestication des monstruosité, en les rangeant parmi les anomalies, en les classant selon les règles de la méthode naturelle, en leur appliquant une nomenclature méthodique encore en vigueur, mais surtout en naturalisant le monstre composé, celui dans lequel on trouve réunis les éléments, complets ou incomplets, de deux ou de plusieurs organismes. [...] Constituée de descriptions, de définitions et de classification, la tératologie est bien dès lors une science naturelle. Mais dans un siècle qui a à peine deux ans de plus que le terme et le concept de biologie, toute l'histoire naturelle tend à devenir une science expérimentale. Et la tératogénie, l'étude expérimentale des conditions de production artificielle des monstruosité, est fondée par Camille Dareste (1822-1899) » G. Canguilhem, « La monstruosité et le monstrueux », *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1992, p. 180. Sur le sujet, se reporter également aux travaux de Pierre Ancet, philosophe, qui vient de soutenir sa thèse à l'université de Bourgogne en 2002 sur *La perception contemporaine du monstre*.

7. Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 1984, p. 191.

monstres à l'initiative de Pline, d'Ambroise Paré ou bien encore des médecins tératologues du XIX^e siècle.

Une forme insaisissable

Or, cet insaisissable formel culturellement désigné et répertorié ne se transpose-t-il pas dans le psychisme lorsque les enfants disent notamment « voir un monstre » ?

La surprise et l'inquiétude provoquées par l'expérience de la vue du monstre évoquée par certains enfants nous invitent à nous demander s'ils ne sont pas à ce moment davantage regardés par la forme qu'ils ne la regardent eux-mêmes intentionnellement. En effet, lorsque les enfants disent « voir » ou « avoir vu » un monstre, ils ne savent pas toujours ce qu'ils veulent dire eux-mêmes. Les mots leur manquent souvent pour décrire la vision en question. Seule la trace dessinée spontanément au temps de l'évocation ou après coup à l'invitation du thérapeute leur permet de regarder le monstre qu'ils ont vu. Cette remarque, parce qu'elle souligne le caractère angoissant de la survenue du monstre dans la réalité psychique de certains enfants, nous amène à préciser combien « voir » ou « imaginer » un monstre n'ont d'ailleurs rien de commun.

Imaginer un monstre signifie que le sujet construit une représentation qu'il reconnaît comme sienne. Ce travail généralement intentionnel et conscient répond à une volonté du moi. Par contre, *voir un monstre* laisse entendre que ça échappe à la maîtrise, notamment lorsque la création induite par l'énoncé « je vois un monstre » introduit une forme et donc une réalité qui ne correspond pas aux constructions familières. Dans ce dernier cas, le monstre s'impose comme une réalité esthétique étrangère, comme une véritable « création », et est nommée « monstre » parce qu'aucune inscription symbolique, aucune correspondance culturelle adéquate, ne fait évidence au moment où surgit la forme inconnue. Cette expérience est notamment vécue, nous y reviendrons, lorsque l'enfant est engagé dans un travail de déconstruction psychique qui l'amène à mettre au jour des motions pulsionnelles régressives.